

Dans la soirée du samedi 28 juin 2008, le Pape Benoît XVI a présidé la célébration des vêpres dans la Basilique Saint-Paul-hors-les-Murs, à l'occasion de l'inauguration de l'«Année paulienne». Au cours de la Messe, le Pape a prononcé l'homélie suivante :

Votre Sainteté et chers délégués fraternels,
Messieurs les cardinaux,
Vénérés frères dans l'épiscopat et dans le sacerdoce,
Chers frères et sœurs,

Nous sommes réunis auprès de la tombe de saint Paul, qui naquit il y a deux mille ans à Tarse de Cilicie, dans l'actuelle Turquie. Qui était ce Paul? Dans le temple de Jérusalem, devant la foule agitée qui voulait le tuer, il se présente lui-même avec ces mots: «Je suis juif: né à Tarse, en Cilicie, mais élevé ici dans cette ville [Jérusalem], j'ai reçu, à l'école de Gamaliel, un enseignement strictement conforme à la Loi de nos pères; je défendais la cause de Dieu avec une ardeur jalouse...» (Ac 22, 3). A la fin de son chemin, il dira de lui-même: «J'ai reçu la charge... [d'enseigner] aux nations païennes la foi et la vérité» (1 Tm 2, 7; cf. 2 Tm 1, 11). Maître des nations, apôtre et annonciateur de Jésus Christ, c'est ainsi qu'il se décrit lui-même en regardant rétrospectivement le parcours de sa vie. Mais avec cela, son regard ne va pas seulement vers le passé. «Maître des nations» — cette parole s'ouvre à l'avenir, vers tous les peuples et toutes les générations. Paul n'est pas pour nous une figure du passé, que nous rappelons avec vénération. Il est également notre maître, pour nous aussi apôtre et annonciateur de Jésus Christ.

Nous sommes donc réunis non pour réfléchir sur une histoire passée, irrévocablement révolue. Paul veut parler avec nous — aujourd'hui. C'est pourquoi j'ai voulu promulguer cette «Année paulinienne» spéciale: pour écouter et pour apprendre à présent de lui, qui est notre maître, «la foi et la vérité», dans lesquelles sont enracinées les raisons de l'unité parmi les disciples du Christ. Dans cette perspective, j'ai voulu allumer, pour ce bimillénaire de la naissance de l'Apôtre, une «Flamme paulinienne» spéciale, qui restera allumée pendant toute l'année dans un brasero spécial placé dans le quadriportique de la Basilique. Pour conférer de la solennité à cet événement, j'ai également inauguré la «Porte paulinienne», à travers laquelle je suis entré dans la Basilique accompagné par le Patriarche de Constantinople, par le cardinal archiprêtre et par les autres autorités religieuses. C'est pour moi un motif de joie profonde que l'ouverture de l'«Année paulinienne» assume un caractère œcuménique, en raison de la présence de nombreux délégués et représentants d'autres Eglises et communautés ecclésiales, que j'accueille le cœur ouvert. Je salue tout d'abord Sa Sainteté le Patriarche Bartholomaios Ier et les membres de la délégation qui l'accompagne, ainsi que le groupe nombreux de laïcs qui, de différentes parties du monde, sont venus à Rome pour vivre avec Lui et avec nous tous, ces moments de prière et de réflexion. Je salue les délégués fraternels des Eglises qui ont un lien particulier avec l'Apôtre Paul — Jérusalem, Antioche, Chypre, Grèce — et qui forment le cadre géographique de la vie de l'Apôtre avant son arrivée à Rome. Je salue cordialement les frères des différentes Eglises et communautés ecclésiales d'Orient et d'Occident, en même temps que vous tous qui avez voulu prendre part à cette ouverture solennelle de l'«Année» consacrée à l'Apôtre des Nations.

Nous sommes donc ici rassemblés pour nous interroger sur le grand Apôtre des nations. Nous nous demandons non seulement: qui était Paul? Nous nous demandons

surtout: Qui est Paul? Que me dit-il? En cette heure, au début de l'«Année paulinienne» que nous inaugurons, je voudrais choisir dans le riche témoignage du Nouveau Testament trois textes, dans lesquels apparaît sa physionomie intérieure, la spécificité de son caractère. Dans la Lettre aux Galates, il nous a offert une profession de foi très personnelle, dans laquelle il ouvre son cœur aux lecteurs de tous les temps et révèle quelle est l'impulsion la plus profonde de sa vie. «Je vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré pour moi» (Ga 2, 20). Tout ce que Paul accomplit part de ce centre. Sa foi est l'expérience d'être aimé par Jésus Christ de manière tout à fait personnelle; elle est la conscience du fait que le Christ a affronté la mort non pour quelque chose d'anonyme, mais par amour pour lui — de Paul — et que, en tant que Ressuscité, il l'aime toujours, c'est-à-dire que le Christ s'est donné pour lui. Sa foi est le fait d'être frappé par l'amour de Jésus Christ, un amour qui le bouleverse jusqu'au plus profond de lui-même et qui le transforme. Sa foi n'est pas une théorie, une opinion sur Dieu et sur le monde. Sa foi est l'impact de l'amour de Dieu sur son cœur. Et ainsi, cette foi est l'amour pour Jésus Christ.

Paul est présenté par de nombreuses personnes comme un homme combatif qui sait manier l'épée de la parole. De fait, sur son parcours d'apôtre les disputes n'ont pas manqué. Il n'a pas recherché une harmonie superficielle. Dans la première de ses Lettres, celle qui s'adresse aux Thessaloniens, il dit: «Nous avons cependant trouvé l'assurance qu'il fallait pour vous annoncer, au prix de grandes luttes, l'Évangile de Dieu... Jamais, vous le savez, nous n'avons eu un mot de flatterie» (1 Th 2, 2.5). Il considérait que la vérité était trop grande pour être disposé à la sacrifier en vue d'un succès extérieur. La vérité dont il avait fait l'expérience dans la rencontre avec le Ressuscité méritait pour lui la lutte, la persécution, la souffrance. Mais ce qui le motivait au plus profond, était d'être aimé par Jésus Christ et le désir de transmettre cet amour aux autres. Paul était un homme capable d'aimer, et toute son œuvre et sa souffrance ne s'expliquent qu'à partir de ce centre. Les concepts de base de son annonce se comprennent uniquement à partir de celui-ci. Prenons seulement l'une de ses paroles-clés: la liberté. L'expérience d'être aimé jusqu'au bout par le Christ lui avait ouvert les yeux sur la vérité et sur la voie de l'existence humaine — cette expérience embrassait tout. Paul était libre comme un homme aimé par Dieu qui, en vertu de Dieu, était en mesure d'aimer avec Lui. Cet amour est à présent la «loi» de sa vie et il en a précisément ainsi de la liberté de sa vie. Il parle et agit, mû par la responsabilité de la liberté de l'amour. Liberté et responsabilité sont liées ici de manière inséparable. Se trouvant dans la responsabilité de l'amour, il est libre; étant quelqu'un qui aime, il vit totalement dans la responsabilité de cet amour et ne prend pas la liberté comme prétexte pour l'arbitraire et l'égoïsme. C'est dans le même esprit qu'Augustin a formulé la phrase devenue ensuite célèbre: *Dilige et quod vis fac* (Tract. in 1Jo 7, 7-8) — aime et fais ce que tu veux. Celui qui aime le Christ comme Paul l'a aimé peut vraiment faire ce qu'il veut, car son amour est uni à la volonté du Christ et donc à la volonté de Dieu; car sa volonté est ancrée à la vérité et parce que sa volonté n'est plus simplement sa volonté, arbitre du moi autonome, mais qu'elle est intégrée dans la liberté de Dieu et apprend de celle-ci le chemin à parcourir.

Dans la recherche du caractère intérieur de saint Paul je voudrais, en deuxième lieu, rappeler la parole que le Christ ressuscité lui adressa sur la route de Damas. Le Seigneur lui demande d'abord: «Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?». A la question: «Qui es-tu, Seigneur?», est donnée la réponse: «Je suis Jésus, celui que tu persécutes (Ac 9, 4). En persécutant l'Église, Paul persécute Jésus lui-même: «Tu me persécutes». Jésus s'identifie avec l'Église en un seul sujet. Dans cette exclamation du Ressuscité, qui transforma la vie de

Saul, est au fond désormais contenue toute la doctrine sur l'Eglise comme Corps du Christ. Le Christ ne s'est pas retiré au ciel, en laissant sur la terre une foule de fidèles qui soutiennent «sa cause». L'Eglise n'est pas une association qui veut promouvoir une certaine cause. Dans celle-ci, il ne s'agit pas d'une cause. Dans celle-ci il s'agit de la personne de Jésus Christ, qui également en tant que Ressuscité est resté «chair». Il a la «chair et les os» (Lc 24, 39), c'est ce qu'affirme le Ressuscité dans Luc, devant les disciples qui l'avaient pris pour un fantôme. Il a un corps. Il est personnellement présent dans son Eglise, «Tête et Corps» forment un unique sujet dira saint Augustin. «Ne le savez-vous pas? Vos corps sont les membres du Christ», écrit Paul aux Corinthiens (1 Co 6, 15). Et il ajoute: de même que, selon le Livre de la Genèse, l'homme et la femme deviennent une seule chair, ainsi le Christ devient un seul esprit avec les siens, c'est-à-dire un unique sujet dans le monde nouveau de la résurrection (cf. 1 Co 6, 16sq). Dans tout cela transparait le mystère eucharistique, dans lequel l'Eglise donne sans cesse son Corps et fait de nous son Corps: «Le pain que nous rompons, n'est-il pas communion au corps du Christ? Puisqu'il y a un seul pain, la multitude que nous sommes est un seul corps, car nous avons tous part à un seul pain» (1 Co 10, 16sq). En ce moment, ce n'est pas seulement Paul, mais le Seigneur lui-même qui s'adresse à nous: Comment avez-vous pu laisser déchirer mon Corps? Devant le visage du Christ, cette parole devient dans le même temps une question urgente: Réunis-nous tous hors de toute division. Fais qu'aujourd'hui cela devienne à nouveau la réalité : Il y a un unique pain, et donc, bien qu'étant nombreux, nous sommes un unique corps. Pour Paul, la parole sur l'Eglise comme Corps du Christ n'est pas une comparaison quelconque. Elle va bien au-delà d'une comparaison: «Pourquoi me persécutes-tu?» Le Christ nous attire sans cesse dans son Corps à partir du centre eucharistique, qui pour Paul est le centre de l'existence chrétienne, en vertu duquel tous, ainsi que chaque individu, peuvent faire de manière personnelle l'expérience suivante: Il m'a aimé et s'est donné lui-même pour moi.

Je voudrais conclure par l'une des dernières paroles de saint Paul, une exhortation à Timothée de la prison, face à la mort: «Prends ta part de souffrance pour l'annonce de l'Evangile», dit l'apôtre à son disciple (2 Tm 1, 8). Cette parole, qui se trouve à la fin des chemins parcourus par l'apôtre, comme un testament renvoie en arrière, au début de sa mission. Alors qu'après sa rencontre avec le Ressuscité, Paul, aveugle, se trouvait dans sa maison de Damas, Ananie reçut le mandat d'aller chez le persécuteur craint et de lui imposer les mains, pour qu'il retrouve la vue. A Ananie, qui objectait que ce Saul était un dangereux persécuteur des chrétiens, il fut répondu: Cet homme doit faire parvenir mon nom auprès des peuples et des rois. «Et moi, je lui ferai découvrir tout ce qu'il lui faudra souffrir pour mon Nom» (Ac 9, 15sq). La charge de l'annonce et l'appel à la souffrance pour le Christ vont de pair inséparablement. L'appel à devenir le maître des nations est dans le même temps et intrinsèquement un appel à la souffrance dans la communion avec le Christ, qui nous a rachetés à travers sa Passion. Dans un monde où le mensonge est puissant, la vérité se paye par la souffrance. Celui qui veut éviter la souffrance, la garder loin de lui, garde loin de lui la vie elle-même et sa grandeur; il ne peut pas être un serviteur de la vérité et donc un serviteur de la foi. Il n'y a pas d'amour sans souffrance — sans la souffrance du renoncement à soi-même, de la transformation et de la purification du moi pour la véritable liberté. Là où il n'y a rien qui vaille la peine de souffrir, la vie elle-même perd sa valeur. L'Eucharistie — le centre de notre être chrétiens — se fonde sur le sacrifice de Jésus pour nous, elle est née de la souffrance de l'amour, qui a atteint son sommet dans la Croix. Nous vivons de cet amour qui se donne. Il nous donne le courage et la force de souffrir avec le Christ et pour Lui dans ce monde, en sachant que précisément ainsi notre vie devient grande, mûre et véritable. A la

lumière de toutes les lettres de saint Paul, nous voyons que sur son chemin de maître des nations s'est accomplie la prophétie faite à Ananie à l'heure de l'appel: «Et moi je lui ferai découvrir tout ce qu'il lui faudra souffrir pour mon Nom». Sa souffrance le rend crédible comme maître de vérité, qui ne cherche pas son propre profit, sa propre gloire, la satisfaction personnelle, mais qui s'engage pour Celui qui nous a aimés et qui s'est donné lui-même pour nous tous.

En cette heure, nous rendons grâce au Seigneur, car il a appelé Paul, le rendant lumière des nations et notre maître à tous, et nous le prions: «Donne-nous aujourd'hui aussi des témoins de la résurrection, touchés par ton amour et capables d'apporter la lumière de l'Evangile dans notre temps. Saint Paul, prie pour nous! Amen.

© Copyright 2008- Libreria editrice vaticana

© Agence Zenit qui nous a transmis la traduction en langue française

<http://www.annee-jubilare-saint-paul.fr/>